

vrage, qu'il est né d'une émotion, sous l'empire subit d'un sentiment qui avait transporté l'écrivain et s'était vivement emparé de son imagination et de son cœur; car c'est l'émotion de l'imagination et du cœur qui y règne, beaucoup plus que la froide logique de la raison. Ce n'est pas tant la foi en général que sa foi à lui, dont Chateaubriand a fait l'apologie. C'est sa foi qu'il a mise et peinte dans son œuvre, telle qu'elle lui était revenue. Ainsi s'explique, en même temps, ce quelque chose de tendu et d'exagéré que le livre présente. Ce n'est pas l'œuvre sereine et mesurée d'un esprit tranquille. C'est l'œuvre d'une âme touchée tout à coup, encore tout agitée et comme frémissante de l'impression qui l'a transformée¹.

La préface de la première édition finissait par ces paroles, où éclate la vivacité du sentiment : « Je n'ose me flatter que, du séjour immortel qu'elle habite, ma mère ait encouragé mes efforts; puisse-t-elle du moins avoir accepté mon expiation ! »

1. Vinet a donné de l'émotion, qui paraît dans le *Génie du Christianisme*, une raison un peu différente de celle qui vient d'être exposée, mais qui ne l'exclut pas. Voici cette belle page : « La transformation, le développement du talent de M. de Chateaubriand, entre l'*Essai historique* et le *Génie du christianisme*, sont si extraordinaires qu'il n'y en a peut-être pas d'autre exemple. C'est presque une création, une seconde naissance; ou, si l'on veut, la découverte inopinée d'un monde inconnu. Ce phénomène, qui n'est pas commun à toutes les destinées littéraires, ne doit-il pas être accompagné d'une émotion indicible, telle qu'est l'émotion du penseur, lorsqu'une part de vérité se révèle à lui dans toute la splendeur de son évidence, ou telle que Milton nous a représenté la mère du genre humain, lorsque pour la première fois elle se vit dans le miroir des eaux sans s'y reconnaître. » *Etudes sur la littérature française au XIX^e siècle*, t. I, p. 373.

§ II. — EXPLICATIONS CALOMNIEUSES

Quand il fit au public ces confidences, quand il expliqua comment il était revenu à la religion de son enfance, ses adversaires étonnés affectèrent çà et là de se montrer incrédules. C'était l'heure où il déclarait la guerre à la philosophie, j'entends cette philosophie anti-chrétienne qui avait eu, au xviii^e siècle, toutes les faveurs de l'opinion. Les survivants du parti virent bien le danger qui les menaçait. Quoi ! un écrivain devenait à la mode, qui n'était pas l'un d'eux, qui battait en brèche leurs idées, loin de les défendre, et se posait effrontément en avocat d'une doctrine, dont ils avaient débarrassé le monde... avec l'aide du bourgeois ! C'était dans la bataille une phase nouvelle et inattendue; il fallait au plus vite accabler l'ennemi.

On attaqua donc la sincérité de Chateaubriand.

On sema adroitement contre lui, pour contredire sa parole, quelques-unes de ces anecdotes calomnieuses, que personne ne signe ni ne patronne, mais que tout le monde répète. « Mentez, mes amis, mentez », disait Voltaire en poussant à cette honteuse industrie tout le parti des philosophes, « il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours¹. »

Le malheur est, en effet, qu'il en reste toujours

1. Cf. Lettres à Berger et à Thiriot, 10, 18 et 21 octobre 1736.

quelque chose, et l'auteur du *Génie du Christianisme* a pu s'en convaincre à ses dépens.

On raconta donc que son livre avait été inspiré par d'autres considérations que celles de la conscience. Un Français qui habitait Londres comme lui, le libraire Dulau, lui aurait dit, après la publication de l'*Essai*, qu'il ne prenait pas le bon chemin pour trouver des lecteurs. Le philosophisme était usé; l'opinion cessait ou allait cesser de lui être sympathique. Un jeune homme, qui commençait à écrire et qui se sentait du talent, devait abandonner les philosophes et passer dans le camp opposé. C'était pour lui le moyen le plus sûr d'arriver à la renommée et à la fortune. On avait jusque-là attaqué le Christianisme; il fallait le défendre.

Chateaubriand ferait donc fausse route en restant dans la voie où il venait d'entrer avec l'*Essai*. S'il avait l'ambition de réussir, il devait désormais défendre ce qu'il venait d'attaquer.

« Et voilà comment est né », disait-on, « le *Génie du Christianisme*. »

Tout le monde avouera sans peine que ce libraire avait une vue singulièrement nette de l'avenir! En 1798, rien ne faisait prévoir encore la restauration prochaine des ruines que la Révolution avait accumulées. Nul ne pouvait songer au rétablissement officiel du culte. En un mot, des circonstances qui ont favorisé le succès du livre apologétique de Chateaubriand aucune ne se présentait encore aux regards de l'observateur. Comment Dulau aurait-il pu les voir, quand elles échappaient à tous les autres? Serait-ce parce que, vivant en Angleterre,

il était moins bien placé pour connaître exactement l'esprit qui régnait en France?

Et d'ailleurs, s'il était pénétré de cette pensée, à moins qu'elle ne lui fût venue la veille, pourquoi ne l'avait-il pas exprimée un an plus tôt? Pourquoi n'avait-il pas dissuadé alors Chateaubriand de publier un ouvrage qui, étant bien souvent sceptique, ne pouvait espérer, d'après lui-même, être favorablement accueilli?

De son côté, comment Chateaubriand le crut-il si facilement sur parole? Quoi! on lui donne un conseil fondé sur un fait invraisemblable, et il se hâte de le suivre! Il s'expose au risque, à peu près certain, de courir à un échec, dans le moment même où il estime le succès jusqu'à lui sacrifier sa conscience?

On lui parlait du sentiment public, qui n'était plus sympathique, disait-on, à des livres comme l'*Essai*. Mais justement l'*Essai* avait reçu un accueil excellent à Paris, surtout pour n'être que l'ouvrage d'un débutant, encore sans nom. N'écrivait-on pas de France qu'il était jugé avec beaucoup de faveur?

Et cependant le jeune écrivain se serait laissé convaincre le plus aisément du monde. On l'aurait persuadé sans peine que les sympathies du public n'étaient plus pour les livres d'une inspiration semblable, que tout au contraire elles iraient dorénavant à ceux qui les combattraient?

Tout cela est invraisemblable. Et puis sur quel fondement ce roman repose-t-il? Qui en a pris la responsabilité? Qui l'a raconté le premier? On le

trouve, en 1823, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*¹. C'est une preuve que quelqu'un, un jour ou l'autre, en avait parlé devant l'auteur, voilà tout ! Mais où est le témoignage authentique, qui a servi de point de départ ? Le lecteur le cherche en vain, il n'existe pas. « On dit, on raconte », voilà sur quelle autorité s'appuient tous ceux qui parlent de cette affaire. C'est un de ces bavardages malveillants que le premier venu peut lancer à la dérobée, un de ces coups perfides, dont on frappe un ennemi par derrière. L'histoire n'a pas le droit d'en tenir compte².

* * *

Ce ne fut pas, d'ailleurs, le seul bruit que la malignité des adversaires de Chateaubriand opposa au

1. T. IV, p. 121.

2. Cependant, la calomnie faisant toujours un certain effet, souvent même quand elle est démasquée ou qu'elle heurte effrontément la vraisemblance, on voit aujourd'hui encore des écrivains sérieux emprunter quelque chose à l'anecdote du libraire Dulau. Dans un article de la *Revue des Deux Mondes* (15 mars 1890), M. Janet dit que, touché par la lettre de sa sœur, Chateaubriand fut à demi guéri de son scepticisme, mais que, d'autre part, il sentit que le renouvellement de l'imagination était ailleurs que dans l'incrédulité et qu'il se dit que « pour un tel objet il n'était pas nécessaire de posséder une foi orthodoxe et bien solide ».

Ainsi, comme dans l'anecdote, le point de vue littéraire décide l'auteur du *Génie du Christianisme* ; ce n'est pas le désir de défendre la Religion, à laquelle il ne croit qu'à demi.

C'est là une pure hypothèse. Rien absolument ne l'autorise, et elle a le grave inconvénient de révoquer en doute la parole même donnée par Chateaubriand, et dans la préface du *Génie du Christianisme*, et dans cette lettre à Fontanes que nous citons plus loin (§ IV), et dont Sainte-Beuve lui-même a reconnu la sincérité. M. Janet, dans ce passage, va plus loin que Sainte-Beuve, ce qui est beaucoup.

récit de sa conversion. On parla aussi d'une entrevue compromettante, qu'il aurait eue, dès son retour de Londres, avec le philosophe Ginguéné, son compatriote¹. Là, dans l'abandon d'un entretien intime, il aurait avoué le vrai motif de sa bruyante prise d'armes en faveur du Christianisme : il n'était pas plus chrétien que Ginguéné ne l'avait connu avant son exil ; mais à tout prix il voulait se faire un nom dans les lettres, et comme il ne restait pas de place à prendre dans le camp philosophique, déjà encombré d'écrivains célèbres, il se jetait résolument dans l'autre, où il ne courrait pas le risque d'être gêné par la concurrence.

Les *Lettres normandes* se firent l'écho de cette fable en 1820².

Le *Conservateur littéraire* releva aussitôt le gant³. L'article n'était pas signé. Mais on désignait tout bas l'auteur, qui, malgré sa grande jeunesse, touchait déjà à la célébrité, et qui depuis l'a dépassée, pour arriver jusqu'à la gloire⁴. Chateaubriand était appelé par son défenseur « le plus noble citoyen de France, le premier écrivain de l'Europe, la gloire la plus éclatante et la mieux méritée de ce siècle ».

C'est Victor Hugo qui traitait de cette royale façon

1. Plusieurs de ceux qui s'occupent de Chateaubriand appellent Ginguéné son camarade. C'est une distraction. Ginguéné, né à Rennes, a bien fait ses études au collège de cette ville, où Chateaubriand vint lui-même à douze ou treize ans. Mais le premier avait vingt ans de plus que le second ; il était depuis longtemps sorti du collège, quand celui-ci y entra.

2. *Lettres normandes*, quatre-vingt-treizième lettre, 25 juillet 1820.

3. XIX^e livraison.

4. Cf. Cousin d'Avalon, *Chateaubriantina*, t. I, p. 61 et suiv. (Paris 1820).

celui en qui il saluait son maître. Il dénonçait, avec une verve généreuse, ces survivants attardés du xviii^e siècle, qui attaquaient leur illustre adversaire par des insinuations déloyales contre la sincérité de ses convictions. « Ils s'efforcent de faire croire », disait-il, « que M. le vicomte de Chateaubriand s'est fait monarchiste et religieux, comme ils se sont faits anarchistes et impies, par intérêt personnel. Ils fabriquent une anecdote, calquée sur la conversation de Diderot et de Jean-Jacques au sujet du prix proposé par l'académie de Dijon. »

Le malheur pour le succès de cette calomnie, c'est qu'elle ressemblait à tant d'autres : personne ne voulait la prendre à son compte; on la répétait comme la précédente sur des on-dit, à la fois trop commodes et trop vagues pour ne pas être suspects; et il était d'ailleurs impossible d'en trouver l'origine.

Ginguené n'avait jamais rien dit lui-même de semblable. Dans l'étude malveillante qu'il consacra au *Génie du Christianisme*, il parlait bien de la conversion de l'auteur, telle que la racontait la préface du livre. Il déclarait même ne rien comprendre à cette influence des larmes sur les idées, et il n'était pas difficile de voir qu'il ne demandait pas mieux, lui non plus, que de répandre des doutes sur la vérité de l'histoire et la sincérité de l'historien. C'était le parti philosophique, longtemps le maître incontesté, qui était menacé dans son empire par ce nouveau venu; il importait extrêmement de défendre cette chère cause en écrasant son imprudent ennemi.

Ginguené ne craignait pas de dire du *Génie* : « Il paraît s'être entièrement éclipsé dans le public, ou, si l'on veut, n'avoir pas obtenu ce que tout auteur désire pour son œuvre, ou en bien ou en mal, que le public s'en occupe¹. »

Il parlait ainsi d'un ouvrage dont le *Journal des Débats* disait en même temps qu'il suscitait « des acclamations universelles² » et au sujet duquel un adversaire, l'abbé de Pradt, écrivait plus tard : « De tous les écrits qui ont paru depuis trente ans, c'est celui qui a le plus agité la renommée et le plus remué l'opinion. Si les succès se comptaient par le bruit, aucun écrit n'en aurait obtenu de plus complet³. »

A son tour, parlant du jour où le *Génie* parut, une femme, M^{me} Hamelin, écrivait : « Ce jour-là, dans Paris, pas une femme n'a dormi. On s'arrachait, on se volait un exemplaire. Puis quel réveil ! Quel babil ! Quelles palpitations ! »

Les scrupules de la justice ne gênaient donc pas beaucoup le critique philosophe à l'égard du jeune téméraire qui osait prêcher contre « son couvent ».

Supposé que cet adversaire détesté lui eût fourni étourdiment lui-même de quoi le couvrir de confusion et le réduire au silence, comment croire qu'il eût pris le parti héroïque de l'oublier ? Ceux qui ont raconté cette histoire ne disent point que Chateaubriand ait demandé le secret à son redoutable interlocuteur ; mais, se fût-il abrité derrière cette précaution vraiment trop naïve, Ginguené aurait

1. *Décade philosophique*, 30 prairial, an X.

2. *Journal des Débats*, 5 messidor, an X.

3. *Les Quatre Concordats*, Paris 1818, t. III, p. 305.

sans doute hésité encore moins à publier une confidence, pour démasquer l'hypocrisie d'un écrivain sans pudeur, qu'à outrager lui-même la vérité, comme il l'a fait, on vient de le voir, dans le dessein d'ôter quelque crédit à son ouvrage.

Et l'occasion ne lui a pas manqué pour rappeler cette confession décisive. En attaquant le *Génie du Christianisme* dans la *Décade philosophique*, il a parlé de cette fameuse entrevue, où, d'après la légende, l'auteur aurait soulevé devant lui un coin du voile qui dérobaient ses vrais sentiments au public. Or il ne lui échappe pas un seul mot sur ce prétendu aveu; il n'y fait pas même la plus lointaine allusion. Si peu difficile qu'il paraisse sur le choix des armes, dans cette bataille, il n'use point de celle-là, qui aurait suffi, s'il l'avait eue, à lui assurer la victoire.

En réalité, il ne l'avait pas. L'anecdote n'est pas vraie. Que dis-je? Elle est même médiocrement inventée; le roman est mal fait: ses auteurs ont négligé de le rendre vraisemblable. Ils prétendent, on l'a vu, qu'après sa rentrée en France Chateaubriand aurait annoncé à Ginguené que, pour échapper à des rivalités dangereuses, il allait défendre ce que les autres attaquaient.

Or, quand il revint à Paris, le *Génie du Christianisme* avait déjà été imprimé à Londres sous sa forme première. Il ne pouvait être question d'un projet; l'œuvre était déjà faite. Le critique de la *Décade* est lui-même très catégorique sur ce point. Il dit à propos de son jeune compatriote, qui avait pu enfin, après dix ans, regagner clandestinement

sa patrie: « Malgré le bruit, qui annonçait déjà son livre, je l'ai revu, avec l'intérêt dû à ses malheurs¹. »

Lors de cette entrevue, Chateaubriand avait donc fait, depuis quelque temps déjà, le pas décisif; il avait pris nettement position; son livre était né. Ce n'était pas, ce ne pouvait pas être un jeune écrivain flottant, irrésolu, qui s'ouvrait sur ses intentions à un vieux maître, comme pour lui demander conseil. C'était un ami d'autrefois, devenu, dans la lutte des opinions, un adversaire d'aujourd'hui, et qui en avertissait loyalement, à la première occasion, l'ancien compagnon d'armes qu'il s'était donné mission de combattre.

Supposé que sa conversion n'eût pas été sincère, évidemment la nécessité de son rôle aurait voulu qu'il n'en fit pas cyniquement l'aveu, surtout au parti qu'il essayait de ruiner dans l'opinion. Il publiait dans sa préface le récit touchant d'une scène, qui avait transformé ses idées et d'où était né son livre. Il défendait, avec éloquence, au cours de son ouvrage, une cause persécutée, parce qu'il la jugeait, disait-il, aussi vraie qu'elle est belle. Il faudrait certes des témoignages bien forts, — et il n'y en a pas même de faibles, — si l'on voulait persuader au public qu'aussitôt arrivé sur cette terre française, où il attendait le succès et la renommée, il courut chez ceux à qui il déclarait la guerre, pour leur donner contre lui une arme terrible, qui devait lui ôter jusqu'à l'espérance de pouvoir seulement se

1. *Décade philosophique*, vol. 33, p. 335.

défendre, pour leur découvrir son indignité et leur dire : « Tout ce que j'écris n'est que mensonge. Au fond il n'y a rien de changé dans mon esprit ni dans mon cœur; je suis tel que vous m'avez connu jadis, sauf que vous m'avez laissé un honnête homme et que je ne suis plus qu'un comédien. »

En vérité, ce sont là des contes trop ridicules pour qu'ils soient bien redoutables.

§ III. — RAISONS DE SA CONVERSION

Mais on attaqua Chateaubriand d'une manière qui devait paraître plus dangereuse : on lui objecta une date qui devait le convaincre de mensonge. Sa mère était morte, disait-on, avant la publication de l'*Essai*. L'histoire si attendrissante de sa conversion reposait donc tout entière sur une fable. Il avait joué devant ses lecteurs la comédie des larmes.

« Ceux qui disaient ces choses étaient-ils mes amis, mes proches? Avaient-ils vécu avec moi à Londres, reçu mes lettres, pénétré mes secrets? Pouvaient-ils, par leur témoignage, déterminer l'instant où j'avais répandu des pleurs? S'ils étaient étrangers à toute ma vie, s'ils avaient ignoré mon existence, jusqu'au jour où le public la leur avait révélée, s'ils étaient en France, lorsque je languissais dans la terre de l'exil, comment osaient-ils fonder une telle accusation sur un fait qu'ils ne pouvaient ni savoir ni prouver¹? »

Chateaubriand a publié, depuis, et la lettre de sa

1. *Essai*, préface de l'édition de 1826; *Œuvres*, t. I, p. 250-251.

sœur et l'extrait mortuaire de sa mère. La lettre est datée de Saint-Servan, le 1^{er} juillet 1798; M^{me} de Chateaubriand était morte depuis un mois, le 31 mai, ou, comme on disait alors, le 12 prairial an VI de la République. Or l'*Essai* avait paru dans les premiers mois de 1797, plus d'une année auparavant¹. Le simple rapprochement de ces dates est décisif; il ôte tout fondement à la calomnie. Mais « en vérité, quelle critique », s'écrie avec raison Chateaubriand, « que celle qui force un honnête homme à entrer dans de pareils détails, qui oblige un fils à produire l'extrait mortuaire de sa mère²! »

Il n'y a pas d'homme, quel que soit son âge, si peu de tendresse qu'il ait au cœur, que la mort de sa mère n'émeuve jusqu'aux entrailles. Cette créature

1. Le prospectus lancé par l'éditeur de Londres, vers 1796, annonçait même que « le premier volume (le seul qui ait été fait) paraîtrait au plus tard au mois de décembre de cette année ». Voir *Œuvres*, t. I, p. 264. L'extrait du registre des décès de la ville de Saint-Servan se trouve *ibid.*, p. 251. La lettre de M^{me} de Farcy est citée à la fois dans cette préface, p. 245, et dans les *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 156.

2. Dans la préface du *Génie du Christianisme*, Chateaubriand dit que, lorsque la lettre de sa sœur lui parvint, sa sœur elle-même était morte aussi : « la mort... servait d'interprète à la mort ». Il doit commettre, sur ce point, une inexactitude, car M^{me} de Farcy mourut à Rennes, le 26 juillet 1799, plus d'un an après avoir écrit sa lettre, qui n'a pu mettre, même alors, toute une année pour arriver au destinataire. Celui-ci, écrivant sa préface, trois à quatre ans après, en 1802, a mêlé un peu ses souvenirs; il est certain d'ailleurs que la nouvelle de la mort de sa sœur suivit de près celle de la mort de sa mère. On pourrait croire aussi peut-être, si l'on voulait être sévère à son égard, que l'artiste a cédé à la tentation d'arranger un peu le récit et de dire que « la mort servait d'interprète à la mort ». Ce détail n'avait pas d'importance à ses yeux. Toute l'importance était dans la mort de sa mère et la lettre qui lui en apporta la nouvelle. « Voilà, écrivait-il en 1826 (*Essai*, p. 245), ce qui me ramena à la Foi par la piété filiale. »